

Travis Hiltz s'est spécialisé dans la recherche et l'emploi de personnages historiques peu connus. Dans le texte qui suit, il a utilisé les héros du roman de 1923 de Théo Varlet, La Belle Valence, dans lequel un escadron de soldats de la Première Guerre mondiale voyagent à rebours dans le temps et se retrouvent en Espagne à Valence au XIVème siècle, où ils s'allient aux Maures pour combattre l'Inquisition. Bien qu'il s'agisse de l'un des nombreux romans inspirés par The Time Machine de Wells – dont il en est, de fait, une suite inattendue – il s'inspire plus du Connecticut Yankee de Mark Twain, du fait que ses protagonistes, perdus dans le passé, décident d'employer leurs connaissances futures, mais in fine, ne peuvent pas défaire les forces obscurantistes du Moyen-Âge, contrairement au héros de Sprague de Camp dans le roman Lest Darkness Fall. Et maintenant, une imaginée par Travis à La Belle Valence...

Travis Hiltz : Les Robots de Valence

Espagne, 1346

Être un exilé, dans le meilleur des cas, était un défi ! Loin de sa patrie, obligé d'apprendre une nouvelle langue, d'adopter de nouvelles coutumes, tisser de nouvelles amitiés au sein d'une autre communauté que la sienne... Mais lorsque cette émigration prenait la forme d'un voyage temporel, cela ne faisait qu'ajouter à la tension et aux inquiétudes.

Un soldat de l'armée française, surnommé Monoclard par ses intimes en raison d'une faiblesse dans un œil qui le contraignait à porter un monocle, s'était ainsi trouvé « expatrié » dans l'Espagne médiévale. Pour des raisons politiques et culturelles, mais aussi à cause de ses convictions personnelles, il avait dû se faire une nouvelle vie dans la Valence du XIVe siècle. Il était par ailleurs bien décidé à apporter à ceux qui vivaient dans ces Âges sombres les lumières intellectuelles du monde moderne. Mais la Sainte Inquisition n'avait pas eu l'heur d'approuver, et il avait dû, avec certains de ses disciples, se transformer, sinon en fugitif, du moins en nomade culturel.

Tandis que ses camarades, militaires comme lui, étaient retournés se réfugier dans la relative sécurité de l'année 1913, Monoclard et ses élèves s'étaient retrouvés livrés à eux-mêmes. Il avait le teint pâle, les cheveux blonds, ce qui, en Andalousie, rendaient nuls et non avenus tous les efforts qu'il pouvait faire pour se fondre dans la population locale. Pour ne pas nuire à leur sécurité, il avait renvoyé dans leur famille la plupart de ses élèves, et lui-même avait décidé de mener une vie d'ermite, en allant s'établir dans un petit village de la côte occidentale de l'Espagne.

Ce jour-là, Monoclard était assis au bord de la mer, sur un mur de pierre, et, tout en sirotant un gobelet de vin acidulé, il regardait sans les voir les grosses vagues qui venaient mourir sur la grève. Il était venu s'installer dans ce petit village, n'ayant pour tout bagage que quelques livres et objets qu'il avait rapportés du futur, entre autres son pistolet de service, souvenir du temps où il était militaire. Il s'était établi dans une cabane délabrée, bâtie au milieu des rochers à l'extrémité de la plage. Il avait réussi à recruter quelques élèves des environs et, clandestinement, il leur dispensait son enseignement.

Depuis quelque temps, Monoclard se sentait découragé. Tous les efforts qu'il déployait pour éclairer ces jeunes gens, tous pourtant avides d'apprendre, se heurtaient aux réalités de l'époque. Son action était aussi inefficace que s'il avait cherché à éteindre un brasier en crachant dessus ! Il savait que l'épidémie de peste n'allait pas tarder à envahir l'Europe et que tous ses disciples, dont l'ardent désir était de voyager sur tout le continent pour dispenser leur érudition et leurs connaissances philosophiques, allaient se retrouver face à un échec.

Où qu'ils aillent en Europe, la Mort Noire serait partout ! Existait-il seulement un havre où ils pussent se réfugier pour échapper à la lente et horrible agonie que provoquait la terrible maladie ?

Monoclard poussa un soupir, avala une autre gorgée de vin, fit la grimace et jeta le reste dans le sable. Il sauta à bas du mur et commença à longer la grève en direction de sa cabane, et se mit à descendre la plage vers sa demeure. Il portait une longue robe d'étoffe brune et grossière, ceinte à la taille par une longue corde. Cela lui donnait l'apparence d'un moine et lui permettait de dissimuler les bottes de l'armée

française qu'il avait aux pieds. Dans sa fuite pour échapper aux griffes de l'Inquisition, il avait dû abandonner tous ses effets personnels, mais il avait refusé de se séparer de ces chaussures, robustes et confortables.

Il rangea son gobelet d'argile dans le sac de toile qu'il portait en bandoulière et qui cliquettait au rythme de sa marche. Il marchait d'un pas lourd, les épaules voûtées, comme accablé de sombres pensées.

Les yeux fixés au sol, il avisa soudain un éclair de métal ; ses bottes de cuir venaient de heurter un objet à demi enfoui dans le sable. Il s'accroupit avec effort et le ramassa. Il l'épousseta et commença à l'observer : c'était une sorte d'écrou, ou peut-être une espèce de boulon de la longueur de son petit doigt.

— Voilà qui est bizarre ? marmonna Monoclard en regardant la plage d'un bout à l'autre.

Il examina attentivement l'espace alentour. Du bout de sa botte, il souleva même les pierres enfouies sous le sable, mais il ne trouva aucun autre morceau de métal. Il glissa l'écrou dans son sac et, le front pensif, continua son chemin vers sa demeure.

La nuit commençait à tomber et Monoclard, assis devant une table de bois brut à peine éclairée d'une pâle bougie, était toujours en train de scruter pensivement, à travers le verre grossissant de son monocle, l'écrou qu'il avait rapporté de la plage.

Ses méditations furent interrompues par quelques coups frappés discrètement à la porte. C'était Alejandro de la Vega, le cadet, le fils rebelle, d'une famille aristocratique assez fortunée. Intrépide, assuré de la protection de sa famille, il était le disciple le plus assidu et le plus loyal de Monoclard. Le jeune homme entra dans l'unique pièce de la cabane et désigna l'objet métallique que Monoclard avait gardé en main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Il approcha de la table un tabouret bancal que l'ermite avait fabriqué à partir des morceaux de bois retrouvés échoués sur la grève. Le jeune homme ouvrit son sac et en sortit une miche de pain et une bouteille de vin.

— C'est une énigme, répondit Monoclard en posant l'objet sur la table.

Il se saisit de la miche et en arracha un large quignon qu'il commença à mâcher.

— Je ne sais pas d'où il peut provenir... Un travail du métal aussi élaboré... ce n'est pas... ça ne se fait pas. Pas ici, en tout cas, et pas maintenant...

— Certains de vos anciens camarades, peut-être ? demanda le jeune garçon.

Il avait entendu des récits concernant l'arrivée de Monoclard en Espagne, en compagnie d'une étrange troupe de soldats venus d'une contrée lointaine ; mais, comme la plupart de ses condisciples, il pensait que l'histoire qui racontait la méthode magique par laquelle ils étaient arrivés jusque là n'était qu'une fable derrière laquelle se dissimulait le lourd secret qui les avait contraints à fuir leur patrie.

— Je ne sais pas, marmonna Monoclard tout en mâchant consciencieusement son pain. Nous nous sommes tous séparés dans... des circonstances difficiles. J'ignore où sont allés les autres, je ne sais si certains ont survécu, s'ils sont tous morts...J'ai emporté ce que j'ai pu et je suppose que l'Inquisition a détruit tout ce qui est tombé entre ses mains...

Il haussa les épaules.

— Eh bien, dit Alejandro avec emportement. J'en parlerai aux autres élèves. Nous pourrions fouiller toute la plage dans le périmètre où vous avez trouvé l'objet ; il faudra aussi écouter ce qui se raconte...on ne sait jamais, il y a des ragots qui peuvent nous fournir quelques indices.

Monoclard n'avait plus l'enthousiasme juvénile de son élève. Mais il appréciait son dévouement et il lui adressa un pâle sourire. Ils passèrent le reste de la nuit à finir la miche de pain et à vider le flacon de xérès tout en étudiant les quelques livres que Monoclard avait pu rapporter du XXe siècle.

Les jours s'écoulaient, et Monoclard se trouva très occupé : entre les cours dispensés en secret à ses élèves et les efforts qu'il devait déployer pour gagner maigrement sa vie, il ne lui était guère resté de temps pour réfléchir à l'écrou.

Un soir qu'il revenait d'une réunion clandestine avec ses disciples, il longeait la grève. On était alors à marée basse, mais l'eau ne tarda pas à monter et commença à lécher ses bottes. Il commença à escalader

un talus et se hissa au sommet en s'accrochant aux branches sèches des ajoncs. Il s'assit au sommet du talus et regarda la houle montante se rapprocher de plus en plus de l'endroit où il se trouvait.

La lune formait alors un épais croissant qui dispensait suffisamment de clarté pour qu'il puisse distinguer une jeune femme qui marchait au sommet de la falaise, assez loin de lui. Était-ce une illusion provoquée par la clarté de la lune mêlée aux nuages qui parcouraient le ciel ? Était-ce le vin qu'il avait partagé avec ses élèves ? Mais cette femme lui parut auréolée d'un nimbe éthéré. Sa robe blanche flottait légèrement au souffle de la brise marine et ce mouvement aérien produisait un effet hypnotique.

— Mademoiselle ! lança Monoclard en se relevant.

Il s'avança à petits pas maladroits, le sable et les rochers entravant sa marche vers le sommet de l'éminence. Il était presque arrivé au niveau de la jeune femme lorsqu'elle se mit à clignoter, comme une image de vieux film, avant de disparaître complètement. À l'endroit où elle se trouvait l'instant auparavant, se dressait une silhouette en armure, qui évoquait un chevalier du Moyen Âge.

La créature se retourna, avisa Monoclard qui se tenait de l'autre côté du tertre et commença à se précipiter sur lui. Monoclard voulut reculer mais, mal assuré sur ses jambes et saisi par la surprise, il bascula du sommet du talus et commença à glisser le long de la paroi. Il finit heureusement par atterrir sur un large espace où la couche de sable était particulièrement épaisse. Il se mit à courir en direction de sa cabane, n'osant plus regarder en direction de la falaise. Il ouvrit fébrilement sa porte et, trempé de sueur, épuisé, il se laissa tomber sur sa paille.

Le lendemain matin le trouva craintivement blotti dans sa cabane. Lorsque Alejandro et ses camarades arrivèrent, ils furent très inquiets de voir l'état d'angoisse dans lequel se trouvait leur professeur. Ils étaient venus lui apporter les dernières nouvelles concernant les indices qu'ils avaient pu trouver concernant d'éventuels voyageurs temporels. Alejandro voulut lui en faire part, mais Monoclard l'arrêta d'un geste et il les renvoya chez eux : il ne se sentait pas très bien et ne se sentait pas en état d'étudier les textes.

Les jours suivants s'écoulèrent sans incidents ; Monoclard ne fut pas témoin d'autres apparitions, mais il faut dire aussi qu'il évitait de se rendre sur la plage après le coucher du soleil. Alejandro et les autres élèves vinrent lui apporter de nombreux objets qu'ils pensaient liés à l'écrou métallique. Mais ce n'étaient que des bris de verre rongés par l'eau salée et une bague en argent de peu de valeur qu'ils avaient trouvés sur la grève.

Un soir, pendant une de ces « patrouilles de nuit », un des élèves fut attaqué et Monoclard comprit qu'il ne pouvait plus se cacher et rester à l'abri, tandis que les jeunes gens prenaient des risques en jouant aux détectives pour son compte. Mal à l'aise et ne sachant trop quelle conduite il allait adopter, il se dirigea vers la maison de la famille d'Alejandro.

À côté des massifs de fleurs, il attendit, assis sur le mur situé à l'arrière de la maison, après avoir remis un message à un des serviteurs. Il observait les domestiques qui vaquaient à leurs occupations ; Alejandro ne tarda pas à apparaître dans l'encadrement de la porte du jardin. Le jeune homme scrutait les alentours d'un regard inquiet. Il s'approcha de son professeur.

— Qu'est-il donc arrivé à Pedro ? demanda Monoclard immédiatement.

— Il s'était porté volontaire pour aller explorer la plage cette nuit. Et là,....

Alejandro haussa les épaules d'un air d'ignorance.

— Il dit qu'il a été frappé par derrière, mais nous avons trouvé près de lui une cruche de vin presque vide... Cela me donne quelques doutes sur l'histoire qu'il nous a racontée...

— Je n'aime pas ça, maugréa Monoclard. Je ne veux pas que vous preniez le risque de vous trouver blessés physiquement. Dis aux autres d'arrêter tout ça ! Quand on s'engage dans une action, il faut organiser, planifier, pas se laisser emporter par son enthousiasme d'adolescent.

Plongé dans de sombres réflexions, Monoclard croisa les bras et mordilla sa lèvre inférieure.

— Que suggérez-vous ? s'enquit Alejandro.

Il se sentait un peu vexé par les reproches de son professeur. Mais, en même temps, il était intrigué de le voir désireux de mettre au point une action d'envergure.

— Il faut que nous obtenions des informations, marmonna Monoclard. Au lieu de nous précipiter dans des actions désordonnées, nous devons réfléchir ! Ce que j'ai vu... la jeune *mademoiselle* et le... le chevalier en armure... est-ce que ces images te paraissent familières ? Cela te rappelle-t-il des histoires ? Des légendes ou des contes locaux ?

Alejandro secoua la tête.

— Nous sommes un village de la côte... des histoires de fantômes de femmes abandonnées, pleurant leurs amoureux disparus, il y en a des quantités, dit-il en haussant les épaules.

— Et sur un chevalier en armure... rien ?

Alejandro secoua la tête.

Monoclard sauta à bas du mur.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il en passant une main dans ses cheveux. Je ne peux de toute façon pas agir tout seul... j'ai besoin d'aide...

— Le Grand Isaac arrive, déclara une voix rauque et grinçante. Les deux hommes eurent un sursaut.

Monoclard regarda cette forme indéfinissable qui se tenait non loin d'eux. Il l'avait tout d'abord prise pour un tas de haillons abandonnés. Mais c'était en fait une vieille femme, vêtue d'une ample robe grise et qui ravaudait des habits usagés. Elle tourna son visage ridé comme une pomme vers Monoclard et Alejandro.

— Qui est-ce ? fit Monoclard dans un souffle, stupéfait par cette étrange apparition.

— C'est la Vieille Maria, expliqua Alejandro en riant. Elle est au service de notre la famille depuis si longtemps que les gens pensent que nous nous sommes contentés de construire la maison autour d'elle.

— Cherchez le Grand Isaac ! reprit Maria en hochant la tête.

Elle paraissait concentrée sur sa couture et n'accordait pas un regard aux deux hommes.

— De qui parle-t-elle donc ? demanda Monoclard, le front plissé.

Alejandro lui fit signe de le suivre ; ils s'éloignèrent et, laissant derrière eux la vieille femme et le jardin, ils gagnèrent un bouquet d'arbres au milieu duquel se trouvait un banc. Alejandro s'assit et invita son maître à faire de même.

— Maria est un puits de, euh,... disons de sagesse populaire, mais elle aime aussi raconter des fables, dit-il en haussant les épaules. L'histoire du Grand Isaac est un conte pour enfants. C'est un ange, ou un sorcier, cela dépend des versions. Une fois par génération, il parcourt le pays, protégeant les enfants, combattant des monstres, sauvant des princesses... ce genre de choses...

Monoclard hocha la tête d'un air résigné.

— Oui, nous tournons en rond, marmonna-t-il en mordillant sa lèvre inférieure

La mine sombre, il paraissait réfléchir profondément. Après avoir gardé le silence un long moment, il se leva et se tourna vers Alejandro :

— Je rentre chez moi. Mais dis aux autres de ne pas bouger cette nuit !

LA SUITE DANS LE RECUEIL